

silonner c'est par-
courir un lieu, une
zone, une région
dans tous les sens.
Le policier qui fait
une patrouille sil-
lonne. Le militaire
qui fait un deman-
telement silonne.
Mais, dans l'econo-
mie de la protec-
tion des enfants
en situation diffi-
cile, silonner c'est
une approche de
proximité consis-
tant à parcourir
un espace geogra-
phique dans le but
de définir les pro-

Le sillonnage une pratique originale de travail de rue

Clémence Corten

Dans le cadre de sa 3^{ème} année à Cardijn (Helha), Clémence effectue un stage à l'ASBL Terres Rouges, à Cotonou (Bénin), et rencontre de nombreux enfants en situation de rue. Terres Rouges a mis en place ce qu'ils appellent le «sillonnage». Clémence n'a pas tout de suite compris la nécessité d'une telle pratique. Comment être utile sans réaliser d'aide concrète? Comment arriver à des résultats? Que faisaient-ils à part discuter et jouer? Ce n'est que progressivement que l'impact du travail social lui est apparu. Clémence a découvert une pratique moins institutionnalisée, plus libre, où le professionnel est un réel acteur de terrain. Chaque intervention de sa part est importante, peu importe son envergure. La proposition que l'auteure nous fait ici est limitée par deux aspects: C'est d'abord la spécificité locale qui crée la pratique. Ici le sillonnage se vit au marché de Dantokpa à Cotonou. Ensuite, l'analyse ne se base que sur l'expérience de Terres Rouges, lieu institutionnel de l'observation et de l'expérimentation de Clémence. Il n'en reste pas moins une plongée dans les réalités quotidiennes de ce marché de Dantokpa, et une proposition concrète de travail social qui nourrit la réflexion.

«Littéralement, sillonner c'est parcourir un lieu, une zone, une région dans tous les sens. Le policier qui fait une patrouille sillonne. Le militaire qui fait un démantèlement sillonne. Mais, dans l'économie de la protection des enfants en situation difficile, sillonner c'est une approche de proximité consistant à parcourir un espace géographique dans le but de définir les problématiques auxquelles ces enfants sont confrontés» ⁽¹⁾ (Bantia, 2014 -1).

L'accent est mis sur la racine du mot *sillonner*: parcourir une zone géographique. Et c'est bien en cela que réside le principe du sillonnage. Le professionnel se rend dans une zone, dont il sait qu'elle est problématique,

pour y rencontrer la population, créer des liens de confiance avec elle et tenter de l'aider. Le sillonneur devient donc à la fois les yeux des institutions en observant ces enfants et les mains en agissant à leur place (Bantia, 2016). Selon Mohammed Bantia : «C'est aussi le nez par lequel les institutions peuvent sentir les problèmes des cibles» (Bantia, 2016).

Naissance d'une pratique.

Je me concentrerai ici sur ma perception de l'utilisation que Terres Rouges fait du sillonnage.

Dans sa première conception en 2008, Terres Rouges Cotonou était uniquement constituée d'une équipe mobile guidant les équipes locales de première ligne dans leur accompagnement des enfants en situation de rue. L'intention était alors d'appuyer les équipes sur place et de renforcer leurs capacités éducatives en travaillant avec elles les techniques d'approche, de mise en confiance et de soutien psychosocial. Mais petit à petit, il a semblé nécessaire aux travailleurs de modifier leur approche et de rentrer en contact avec les enfants, par la création de différents projets. Bien que l'équipe mobile n'existe plus sous cette forme à l'heure actuelle, les liens tissés avec ces acteurs locaux restent encore présents. C'est de cette pratique que découle l'envie d'aller sur le terrain : à la fois pour construire des centres agissant de manière permanente auprès des jeunes, mais aussi pour qu'une équipe de sillonnage intervienne périodiquement sur le marché de Dantokpa (Rapport d'activités, 2014).

Particularités des zones de sillonnage

De par sa situation géographique, l'équipe de jour a la chance d'être proche du marché de Dantokpa, le deuxième plus grand marché d'Afrique de l'Ouest, où s'effectue principalement le sillonnage. Grand d'environ 20 ha et ouvert presque 7j/7, 24h/24 il se compose de près de 50 000 vendeurs et revendeurs (Gloagen, 2013). On y vend toutes sortes de choses, alimentaires ou non : oignons, tomates, tissus, lampes, casseroles, charognes, piments, charbon... Une grande partie de la population travaillant dans le marché s'y est établie durablement. En effet, de nombreux Béninois habitent désormais les dédales du marché (il n'existe que peu de réelles routes traversant le site). Pour ce faire, ils ont dû s'adapter: habitations de fortune (quelques planches de bois, un parasol, des bâches...), la lagune en bordure sert à se doucher, à aller aux toilettes, parfois (mais de moins en moins souvent) à boire...

Ces conditions de vie extrêmement rudes sont en plus soumises aux intempéries et plus spécifiquement aux deux saisons des pluies: de grosses coulées de boue qui font déborder la lagune et détruisent tout sur leur passage, un terrain presque impraticable, des habitations inondées, une propagation de maladie (choléra...), des risques de glissements... L'absence presque totale de poubelles sur le site et dans presque toute la capitale n'arrange rien et donne lieu à l'accumulation d'immenses tas de déchets jonchant le sol le long de la lagune, qui amènent la propagation de maladies et de rats.

Le public ciblé par le sillonnage

De nombreux garçons, que ce soit parce qu'ils sont en situation de rue et qu'il faut survivre ou tout simplement à la demande de leurs parents/tuteurs, passent le plus clair de leur temps à travailler dans le marché : vente de produits divers, transport de lourdes charges provenant de grossistes... Ils passent de petits boulots en petits boulots et ont donc peu de temps pour jouer, vivre leur vie d'enfant.

Un enfant en situation de rue, cela ne veut pas forcément dire un enfant qui n'a plus ses parents ou ne les voit plus. Un jeune peut être considéré comme étant en situation de rue même si ses parents font encore partie de sa vie. Ce qui le qualifie *en situation de rue* s'explique par la vie qu'il mène auprès de ses proches: il est exploité par sa famille, vit dans un logement insalubre, n'a pas ou peu d'hygiène, ne va pas à l'école... (Bantia, 2016)

Il existe encore une grande différence de statut entre l'homme et la femme au Bénin. L'homme est le maître de la maison, le chef de famille qui s'occupe de ramener de l'argent et d'être instruit alors que la femme est celle qui reste à la maison pour élever les enfants et accessoirement vendre quelques petites choses. Cette disparité se traduit aussi à travers les activités que réalisent les enfants sur le marché: les garçons font des tâches qui demandent une grande force physique et se réalisent en extérieur le plus souvent. Les filles sont engagées comme femmes de ménage, vendent des marchandises sur le marché et parfois se prostituent. Terres Rouges se concentre sur les garçons et n'accueille aucune fille. Les professionnels expliquent cela par la difficulté de rencontrer des filles en réelle situation de rue. Ces dernières sont souvent cachées à l'intérieur des habitations ou des maisons closes. Considérées comme fragiles, les adultes les protègent plus, ce qui les rend difficiles à approcher.

Il y a près de 4 000 enfants en situation de rue dans Cotonou en 2016 pour 2 500 en 2011. Ce nombre, en constante augmentation, peut s'expliquer par diverses raisons, les conflits à répétition au sein de la cellule familiale, la mort des parents du jeune, la peur d'une sanction de la part de ses proches (les parents ont souvent recours à la violence pour punir leurs enfants. Cette peur de la maltraitance entraîne la fuite du jeune), la religion vodoun (Le vodoun affirme l'existence de la sorcellerie dans la société ouest-africaine, sorcellerie dont sont parfois accusés certains enfants, les **enfants-sorciers**). Ces croyances amènent de nombreux parents à délaisser leurs enfants qu'ils considèrent comme envoûtés ou envoûteurs (Bantia, 2014 - 2).

Le sillonnage vécu par les professionnels de Terres Rouges c'est donc ça : traverser les 20 ha du marché de Dantokpa dans tous les sens, aller à la rencontre de dizaines, centaines de garçons plusieurs fois par semaine et par là, proposer une aide et une écoute à travers des discussions et des activités diverses.

Le sillonnage, tel que je l'ai connu, se vivait dans le marché de Dantokpa, et plus précisément dans trois sites bien distincts :

Le terrain de Hindé et ses alentours : proche du marché de charbon où de nombreux enfants travaillent, c'est un grand terrain où se retrouvent les enfants pour faire du sport, se défouler.

Le coin des charognards est une zone particulière du marché, où l'on retrouve des hangars avec des balcons à l'étage qui sont accessibles aux jeunes, leur permettant de venir se reposer, voire même de passer la nuit plus tranquillement.

La frontière avec le marché de Missèbo : le marché de Dantokpa a une frontière directe avec le marché de Missèbo, marché de textile où se vendent les tissus permettant notamment aux Béninois de confectionner les bombas, tenue traditionnelle. C'est là qu'un petit groupe de jeunes a décidé de construire un abri où ils viennent jouer aux cartes, discuter et flâner.

Les professionnels de Terres Rouges, travaillant sur le terrain depuis plusieurs années, avaient pris leurs habitudes et s'étaient constitué des zones de prédilection. Mais le choix de ces lieux ne devait rien au hasard. Ils constituent tous des carrefours où de nombreux enfants se retrouvent pour passer un peu de bon temps après une journée harassante de travail.

C'est principalement accompagnée de mon collègue M. Mohammed Bantia, instituteur de formation, que je me rendais sur ces sites. M. Bantia n'a que peu enseigné. En effet, il s'est rapidement reconverti au travail d'éducateur et plus spécifiquement de sillonneur pour lequel il a une véritable vocation. Il travaille depuis 3 ans maintenant dans l'équipe de jour (auparavant il travaillait pour l'équipe de nuit) et occupe fréquemment ses soirées en se rendant sur le marché pour continuer le travail en dehors de ses heures de bureau.

Il n'y avait pas de réel horaire à Terres Rouges concernant le sillonnage hormis la journée du lundi (10h-11h à 16h). Les Béninois n'accordent pas la même importance que les Belges au respect des horaires et des échéances. Nous nous rendions donc au marché si nous en avions le temps, parfois l'envie ou encore lorsqu'une activité nous y attendait (rencontre avec un jeune, une famille...). Nous n'avions pas non plus de parcours précis, pas d'ordre spécifique pour nous rendre sur les différents sites. Parfois nous ne nous y rendions même pas. Le maître mot du sillonnage c'est *improvisation* : presque aucune idée de quand, d'où et de qui.

Les acteurs du sillonnage

Les enfants

Peu importe les raisons qui mènent un enfant dans la rue, la rue l'influence. Elle le change. Petit à petit, elle devient l'amie des enfants et ils ne veulent plus la quitter. À son contact, ils développent un système de défense, d'autoprotection. Le plus marquant réside en la famille de substitution que se crée le jeune. En effet, il se constitue une bande de minimum trois individus (Bantia, 2014 - 3) :

Le protecteur : un enfant de la rue qui agit comme grand frère vis-à-vis du jeune. Il le défend, le protège et veille à sa sécurité. Il nomme le jeune *le petit, mon small*.

Le père social : un homme qui pourrait être son père. Il ne vit pas dans la rue. L'enfant a toute confiance en lui et cherche sa compagnie. L'homme est là pour faire réfléchir l'enfant sur son avenir, monter avec lui des projets, l'aider dans ses réalisations. Les pères sociaux sont souvent les maîtres de formation des enfants.

La mère sociale : dans le marché de Dantokpa, elle se matérialise le plus souvent

dans une vendeuse de produits alimentaires. Le garçon trouve en elle la mère qu'il n'a plus. Il accepte de réaliser des petites tâches pour elle en échange d'un peu de nourriture ou d'une petite somme d'argent.

Le sillonneur, quand il rencontre l'enfant, doit tenir compte de cette famille de substitution. M. Bantia parlait même parfois avec certains parents *d'enfants de maison ou d'enfants de rue* pour nommer les différences entre ces garçons et les autres, restés avec leur famille. Le travailleur doit garder en mémoire les liens que s'est faits l'enfant et travailler avec, sans les écarter.

Le sillonneur

Tout travailleur social le sait, son premier outil, c'est lui. C'est sur ses valeurs, ses connaissances, ce qu'il est que reposent ses méthodes. Dans le cas du sillonnage, le professionnel doit donc faire évoluer ses valeurs personnelles, les cultiver pour pouvoir travailler correctement.

M. Bantia a mis en avant sept valeurs qu'il considère comme essentielles pour le sillonnage (Bantia, 2014 -1) :

La simplicité : pour être accessible auprès des populations, le travailleur doit être simple. Cet aspect doit pouvoir se lire sur son visage (traits dénués de jugement quand il rencontre un jeune), dans son langage (pas complexe, pas agressif, sans grossièreté...), mais aussi dans son style vestimentaire (un style simple et décontracté). Chaque jeune doit pouvoir venir trouver le professionnel sans avoir l'impression qu'il ne sera pas écouté, qu'il ne comptera pas. Le sillonneur est un homme lambda, qui n'est pas plus riche qu'un autre, pas plus éduqué non plus.

L'humour : quand le sillonneur fait de l'humour, des blagues, taquine les enfants, il leur fait, pendant quelques instants, oublier leurs peines. Il leur permet de penser à autre chose, de voir le bon côté d'une situation et d'oublier un peu leurs conditions de vie difficiles.

La flexibilité : tout individu a des préjugés, des idées préconçues sur ce qui est bien et ce qui est mal. Le sillonneur doit prendre du recul, ne pas rester rigide en campant sur ses positions. Il doit être ouvert à l'évolution, doit pouvoir se remettre en question, être flexible.

Le courage : des situations très difficiles, des garçons mal en point, des échecs dans des projets... le sillonneur en vivra beaucoup. Il est donc nécessaire qu'il développe son courage pour faire face. Peu importe les résultats, les difficultés, il doit être là pour supporter l'enfant.

La disponibilité : quand le sillonneur part en sillonnage, il doit avoir le corps et l'esprit qui vivent ce sillonnage. S'il se soucie d'autre chose (de personnel ou de professionnel) les enfants sentiront ce désintérêt et s'éloigneront de lui.

L'accueil : le sillonneur devra être capable d'accueillir quiconque se présentera à lui. Peu importe son physique (tatouage, dreadlocks...), son langage (qu'il soit silencieux, bavard, grossier...), son comportement (rustre, timide, espiègle...). Mais plus encore, le sillonneur ne devra jamais obliger quelqu'un à le rencontrer ou bien à rester en sa compagnie. Les garçons sont libres et s'ils ne veulent pas venir ou partir, ce choix reste le leur.

L'écoute : pierre angulaire du travail de sillonneur, il doit être à l'écoute de tous et tout le temps. «Écouter non pas avec une oreille inquisitrice, mais avec une oreille empathique» (Bantia, 2014 -1), écouter la souffrance sans pour autant s'impliquer d'une manière telle qu'il souffrira avec/à la place des jeunes.

Les étapes du sillonnage

La délimitation des zones

Avant même de commencer le sillonnage, le travailleur doit délimiter les endroits où il va travailler. Il va *zoner* : errer avec le seul objectif d'observer. Il peut le faire pendant des jours, des semaines voire des mois. Cette observation lui permet de déterminer les problématiques présentes et l'endroit où *il faut être* pour pouvoir avoir le plus d'impact (Bantia, 2016).

Dans le marché de Dantokpa, M. Bantia a trouvé trois sites où se retrouvent les enfants pour décompresser. En décidant d'y passer régulièrement, il tisse des liens avec les jeunes présents, qui en ramènent d'autres et finalement c'est avec le temps qu'il se crée un réseau.

Même s'il y a une délimitation des zones, rien n'empêche le travailleur de se rendre dans de nouveaux endroits pour faire connaissance. Les frontières sont officieuses. De plus, il est nécessaire que le sillonneur analyse régulièrement le terrain sur lequel il se trouve en recherchant de possibles nouveaux sites.

La fixation des objectifs

Le sillonneur ne sillonne pas sans but. Il est nécessaire qu'avant de tenter une rencontre, il réfléchisse à ce qu'il veut. Pourquoi vient-il à la rencontre de l'enfant? Pour lui? Pour l'enfant? Attend-il un résultat? Qu'attend l'enfant de lui? C'est avec le temps que ces objectifs vont se préciser et devenir ce qui va guider ses actions. Selon M. Bantia (2016), pour que le travailleur fasse correctement son travail, il est nécessaire de repenser régulièrement ses objectifs.

L'identification des cibles

Tous les enfants présents sur le marché ne sont pas des enfants de la rue. Il est important de savoir distinguer ceux qui sont là pour se divertir, faire des courses et ceux qui y trouvent un refuge. Pour ce faire, le sillonneur doit bien reconnaître sa cible. L'observation qu'il a réalisée pour déterminer les sites lui est très utile, car elle facilite la détermination de certains critères qui vont lui permettre de faire la différence: les vêtements, le langage violent, la saleté vestimentaire, s'il fait partie d'une bande... Mais l'élément central reste les horaires. En effet, lorsqu'un jeune est présent sur le marché entre 8 h et 12 h ou de 15 h à 17 h, il y a de fortes chances pour qu'il soit en situation de rue, les autres enfants étant à l'école (Bantia, 2016).

Peu à peu, les enfants que le sillonneur aura rencontrés vont revenir le voir, accompagnés d'amis. C'est ainsi que le professionnel va se construire un réseau de jeunes qui va devenir de plus en plus grand avec le temps. Le sillonneur deviendra alors connu aussi bien des jeunes que des adultes en soutien à certains enfants.

Le sillonneur de Terre Rouge a toujours la possibilité d'élargir sa population. C'est en passant ponctuellement sur le marché où sont établies de nombreuses institutions, travaillant elles aussi dans le domaine, qu'il devient le représentant de Terres Rouges à l'extérieur. Progressivement il se crée un second réseau: un réseau de professionnels vers qui il peut renvoyer des jeunes en difficulté.

Les techniques d'approches et les obstacles

Il ne suffit pas d'errer sur le marché, de papoter quelques secondes avec des enfants pour pouvoir être qualifié de *sillonneur*. Le sillonnage, c'est avant tout le lien de confiance établi avec ces enfants, un lien qui est extrêmement difficile à créer. Ces enfants ont vécu de terribles choses qui les ont amenés

sur le marché et ils ne voient pas les adultes comme des figures stables et bienveillantes, mais plutôt comme des individus égoïstes et manipulateurs. La manière dont le sillonneur va s'impliquer progressivement dans leur vie est donc très importante et nécessite des techniques d'approches bien spécifiques (Bantia, 2014 -1).

Les jeux: quand ils n'ont rien à faire, ces enfants redeviennent des enfants et cherchent à jouer. À plusieurs, ils se mettent alors autour d'une table, sur un terrain, et s'amuse. Cependant, la rue s'est insinuée partout, y compris au cœur de leurs jeux. Par conséquent, le plus souvent, quand ils jouent à des jeux de cartes, ils parient de l'argent. Pris dans le cercle infernal, ils ne savent pas rembourser leurs dettes et cela tourne mal. De la même manière, lorsqu'ils jouent au foot, ils font des paris, sont violents entre eux, trichent...

Au début, le sillonneur vient seulement jouer avec eux. Il apprend les règles de leurs jeux et ne les conteste pas. Il doit d'abord tisser des liens de confiance avec les enfants avant d'intervenir. C'est en jouant avec les enfants qu'il peut prendre des initiatives et proposer des jeux plus éducatifs et ainsi mettre de côté *les mauvais comportements*. Sur le terrain de foot par exemple, il s'improvise arbitre, reprécisant les règles et interdisant les paris. L'obstacle principal que rencontre le travailleur lorsqu'il tente de faire accepter certains jeux est le côté addictif des jeux d'argent. En effet, les jeunes sont nombreux à attendre ces jeux avec impatience. Ils aiment le frisson que cela procure, le sentiment de victoire. Le sillonneur doit donc trouver des techniques pour rendre ses jeux plus interactifs, plus intéressants aux yeux des jeunes. M. Bantia y est notamment arrivé avec un jeu nommé le *8 américain* qui requiert un panneau où l'on inscrit les points. Ce dernier a permis aux jeunes de retrouver ce sentiment de victoire sans pour autant qu'il soit malsain.

Les soins: de nombreux enfants se blessent en vivant dans la rue, se font maltraiter ou encore sont tout simplement malades. Pour faire face à cela, le sillonneur a, en permanence avec lui, une série de médicaments, de sparadraps, de désinfectants.

En proposant aux enfants de les soigner, il établit un premier contact avec eux. Avec ce geste, il leur montre qu'il est bienveillant et qu'il cherche juste à les aider. Parfois, un geste vaut mille paroles. Bien souvent, il est nécessaire de faire un nouveau bandage, de redonner des médicaments ou simplement de savoir si le jeune est guéri. Le travailleur demande donc à revoir le jeune et ils décident ensemble d'un futur rendez-vous. C'est sur cette base qu'une

confiance se crée. Lorsque le jeune rencontrera le professionnel, il viendra lui parler, lui demander de nouveaux soins et la relation se construira. Malheureusement, les soins coûtent cher. Terres Rouges n'est pas toujours en mesure d'assurer l'achat de médicaments, de pansements... Cette activité ne peut donc pas se réaliser à chaque fois, ce qui entraîne une dégradation des relations entre le sillonneur et le jeune.

Les films: dès que les enfants ont un peu d'argent de côté, ils s'offrent un cinéma, se rendent dans les salles de jeux électroniques et dépensent tout ce qu'ils ont. Malheureusement, les images de violence et de vulgarité dépeintes dans les jeux vidéo ont un énorme impact sur eux. De même pour les films qu'ils regardent: films de guerre, films pornographiques... Le sillonneur part certaines fois sillonner avec son sac à dos et dedans son ordinateur. Sur place, il improvise une salle de cinéma et projette un film drôle, éducatif et surtout adapté à leur âge. Pendant ces quelques instants, les enfants rient aux blagues des films et oublient la vie qu'ils mènent. En leur offrant cette porte de sortie, le sillonneur s'invite en tant qu'ami dans leur quotidien. Il devient une figure sympathique qu'ils relient à la joie du visionnage.

La rencontre avec la famille: dans de rares cas, le sillonneur fait d'abord la rencontre de la famille du jeune. C'est souvent en déambulant sur le marché, en demandant un service ou en profitant de sa présence sur le marché pour acheter du matériel pour l'institution qu'il discute avec des adultes. Le professionnel constate alors qu'un ou plusieurs jeunes d'une famille sont en situation de rue. Les parents ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de travailleurs sociaux, il est donc nécessaire de leur expliquer leur rôle: l'objectif n'est pas de voler leurs enfants, mais de pouvoir leur offrir de meilleures conditions de vie et la chance d'un avenir meilleur. Dans beaucoup de cas, la difficulté d'une telle démarche vient de l'adulte qui n'a pas envie de se voir retirer l'enfant (et parfois sa main-d'œuvre). Les parents se ferment alors à toute discussion et le travail du sillonneur s'arrête pour un temps. Ce travail prend souvent plusieurs années avant d'aboutir. Il faut être patient et ne rien précipiter pour faire en sorte que l'avis du professionnel ait un impact auprès de l'enfant et de sa famille. Ne pas s'imposer, préserver la confiance, être honnête et pas manipulateur...

Les outils à la disposition du sillonneur.

Avec le temps, le sillonneur se construit des outils lui permettant d'être pertinent et efficace dans ses interventions. Le travailleur est son premier outil. De manière récurrente, il doit transformer ses objectifs personnels pour qu'ils correspondent aux changements de la société, de ce qu'il est et des gens qu'il a en face de lui.

Les réseaux qu'il crée autour des enfants

Sur le marché, de nombreuses institutions travaillent dans le domaine de la protection de l'enfance. Quand le sillonneur sillonne, il découvre certaines institutions et établit des liens avec elles. Progressivement, les contacts deviennent plus réguliers et un véritable partenariat se crée. Mais le réseau ne s'arrête pas aux professionnels. Le travailleur se construit aussi un réseau d'enfants. Il y a certains *habitués* qu'il côtoie de manière plus régulière. Ce sont eux qui, grâce au bouche-à-oreille, rendent le sillonneur connu et accessible et permettent à son cercle d'intervention de s'agrandir. Enfin, les bénévoles (mères sociales et pères sociaux) interviennent sur le marché sans avoir de formation préalable. Ils ont été touchés par la situation de ces jeunes et les aident à leur niveau, avec leurs compétences. De jour comme de nuit, ils sont présents pour écouter les enfants, leur trouver des petits jobs, les faire dormir en sécurité, réaliser des activités... Sur le marché de Dantokpa, il en existe beaucoup, mais Terres Rouges compte particulièrement sur *Maman Rasta*. Cette dame béninoise de 41 ans vend des denrées alimentaires sur le marché depuis plusieurs années. Rapidement, elle a compris la situation alarmante dans laquelle se trouvaient ces jeunes et a décidé d'intervenir en les prenant sous son aile. Elle est actuellement entourée d'une trentaine de jeunes avec lesquels elle réalise des causeries, des jeux sur différents thèmes formateurs (éducation, santé, sensibilisation), des repas, des sorties (plage, cinéma...). Il arrive que certaines nuits elle sillonne le marché à la recherche de nouveaux enfants à sécuriser (Bantia, 2014 - 3). Ces bénévoles représentent un véritable soutien pour les professionnels qui voient en eux leurs yeux et leurs oreilles, en permanence sur le terrain. Leur présence favorise l'échange d'informations et la connaissance de la problématique. Selon M. Bantia, «une synergie d'actions doit être pensée entre ces volontaires de la société civile et les structures spécialisées dans la prise en charge des enfants» (Bantia, 2014 -3).

Les forces du sillonnage.

Pas d'exigence de temps, pas d'exigence de résultat: Aucune pression n'est mise par l'institution sur les épaules du professionnel. Il ne doit pas ramener des réponses, prouver ses évolutions dans un temps imparti. Le sillonnage, c'est avant tout créer des liens sur la longueur pour permettre aux enfants de s'ouvrir au professionnel. Chaque enfant est différent, chaque enfant a un parcours et une histoire qui l'empêchent parfois de se livrer. Le sillonneur doit donc être le plus patient possible et ne pas bousculer les choses. Tout son travail se fait en fonction de l'évolution de l'enfant, de ce qu'il est prêt à dire ou non. Quand le sillonneur erre sur le marché, il ne se fixe aucune échéance. La relation se construit parfois très lentement, parfois très vite. Il ne peut rien prévoir et ne doit surtout rien prévoir, car les enfants vivent au jour le jour et peu respectent des horaires précis. On ne peut déterminer à l'avance combien de temps il faudra pour être considéré comme une personne de confiance par un jeune. Cette liberté permet au professionnel d'être plus spontané dans ses interventions et plus minutieux. Il y a aussi le côté imprévisible des enfants. Il arrive que le sillonneur travaille pendant des mois avec un enfant et que, du jour au lendemain, celui-ci disparaisse, ne donne plus de nouvelles ou décide de ne finalement pas participer au projet imaginé avec le travailleur. Dans ces conditions répétées d'échecs, les tendances dégagées de la pratique du sillonnage seraient très négatives alors que le travail effectué par les jeux, les films, impacte beaucoup les enfants, mais demeure incalculable.

Le réseau du sillonneur: le sillonneur base une grande partie de ses interventions sur ses contacts bénévoles, professionnels. C'est grâce à eux qu'il peut avoir une vision globale de ce qui se passe sur le terrain et faire en sorte d'être plus pertinent, plus attentif. En entretenant des contacts répétés entre lui et d'autres institutions, il permet à la sienne de se créer des partenariats officiels et donc de mieux réagir face à certaines situations. Parfois certains enfants disparaissent, ne viennent plus jamais sur les sites établis par le travailleur, car ils ont trouvé refuge dans une institution sœur. Le réseau permet au sillonneur d'être rapidement mis au courant et d'être rassuré voire d'aller partager des informations avec les professionnels pour qu'ils aident à leur tour l'enfant au mieux.

L'intégration dans la communauté: quand le sillonneur tente de s'intégrer dans la communauté du marché et plus spécifiquement auprès des enfants, il se heurte à de nombreuses difficultés : il est adulte, il ne vit pas sur le marché, il a fait

des études... Tout le conduit à se sentir différent et donc à agir en fonction. Le travailleur, dans sa recherche de simplicité, fait oublier ces différences. Il n'y a pas de eux versus nous. Chacun est spécialiste dans son domaine et a des choses à apprendre à l'autre. Chacun mérite d'être respecté pour ce qu'il est.

En réduisant ces distinctions, en faisant en sorte qu'on ne les remarque plus, il légitime sa présence auprès d'eux. Il n'est pas là pour les sauver, pour les cadrer, mais bien pour échanger avec eux et leur apporter ce que la vie lui a appris. Il ne doit rien attendre en retour: «Ils ne me sont redevables en rien: je l'ai soigné, il est guéri, il ne me salue plus, il ne me doit rien» (Bantia, 2016). Cette position le transforme lui aussi. Elle le rend humble et l'oblige à se recentrer perpétuellement autour des valeurs sociales (respect, compréhension de l'autre...) qui le guident dans son travail.

Un homme de terrain: le sillonneur connaît le terrain sur lequel il évolue comme sa poche. Régulièrement, il étend sa zone de sillonnage et ré-analyse les problématiques présentes. Il est connu et apprécié de la population. C'est un véritable atout pour l'institution à laquelle il appartient, car il informe en temps réel son équipe des changements vécus sur le terrain. Il sait ce que vivent les jeunes et partage même pour un moment leur dure existence. Il voit la misère, il l'entend, il la sent. Le travailleur a conscience que c'est le terrain qui pose les règles. Il se plie à ce dernier et non l'inverse. Cette lucidité lui permet d'intervenir avec plus de précision auprès des enfants.

Les difficultés du sillonnage

L'horreur journalière: dès que le sillonneur est au marché, il regarde la misère dans les yeux, il la côtoie et les images qu'il voit restent collées sur sa rétine longtemps après son départ de Dantokpa. De manière récurrente, le sillonneur entend les plaintes de ces enfants : ils ont faim, ils ont froid, ils ont peur. Le professionnel ne peut pas offrir de la nourriture, un logement sécurisé à tout le monde alors que répondre à cela? Comment ne pas être touché par ces phrases? Selon M. Bantia (2016), il ne faut rien dire. Parler pour tenter de camoufler cette vérité ne sert à rien. Il faut agir. Il faut redoubler d'efforts, être plus vif, meilleur travailleur. Le but ultime du sillonneur c'est d'offrir un avenir meilleur à ces enfants alors, quand ils se plaignent, cela doit être perçu comme une pique de rappel pour le professionnel: la misère est toujours bien là et il faut agir contre. Il ne s'agit pas d'être parti pour oublier. Pour faire face, le travailleur doit arriver à se distancier de la souffrance que vivent ces enfants. Bien qu'au fond de lui, le sillonneur espère que chaque enfant s'en sorte, il ne

doit pas s'accrocher à une possible réussite pour que, si son projet échoue, il ne voie pas cela comme un véritable échec dont il aurait du mal à se relever. Il doit trouver le juste milieu entre distance et investissement. Quand les enfants seront prêts alors ils s'en sortiront et ils pourront aller mieux. Il ne faut rien attendre de plus (Bantia, 2016).

L'incompréhension: le sillonneur fait face à de nombreux préjugés sur sa situation de la part de certains adultes qui ne comprennent pas bien quelle est sa profession. Les parents ne voient pas toujours le sillonneur comme quelqu'un de bienveillant, mais plutôt comme quelqu'un d'intéressé. On dit parfois que le travailleur est là pour «voler et vendre les enfants», qu'il fait ça pour «son propre compte et ne se soucie pas des gens qu'il blesse en route». Le professionnel doit garder son sang-froid. Progressivement, il faut qu'il prouve à ces adultes qu'il peut être digne de confiance et qu'il n'est là ni pour les contrôler, ni pour les juger ni pour enlever leurs enfants. Il ne doit jamais mettre les parents de côté, car ils font partie intégrante de la vie des enfants et ont un rôle à jouer dans leur futur. Mais cette incompréhension ralentit sensiblement ses interventions (Bantia, 2016).

Chaque fois que le sillonneur met les pieds au marché, il risque sa vie. En effet, le marché n'est pas sans danger. C'est un milieu délinquant et violent: de nombreux individus s'affrontent violemment et s'interposer n'est pas toujours judicieux. La rue change les enfants. Pour survivre, ils sont prêts à tout et souvent à commettre des petits délits (vols, violence...). Lorsque les délits deviennent plus graves, le sillonneur ne sait pas toujours quelle est sa place. Comment intervenir? De plus, il n'a pas toujours les faveurs des parents des enfants qu'il côtoie. Il doit donc être particulièrement prudent, car certains ont le sang chaud et n'hésitent pas à rentrer en conflit ouvert (Bantia, 2016).

Les activités sans horaire précis: le sillonneur ne sillonne pas lors de jours ou de moments précis. Il se rend sur le terrain quand ses activités au sein de l'institution le lui autorisent. Cependant, les horaires parfois chargés du centre ne permettent pas toujours au sillonneur de respecter ses engagements. Comment dès lors, assurer un suivi alors que les moments de rencontre sont aléatoires? Les jeunes peuvent penser qu'il ne respecte pas sa parole quand il fixe un rendez-vous et n'y vient finalement pas, faute de temps. Lorsque le sillonneur, figure d'influence pour ses enfants, n'honore pas ses engagements, les jeunes pensent pouvoir faire de même. L'image d'exemple que tente d'être le sillonneur se voit écornée.

Les lignes de force du sillonnage

Le sillonnage s'articule autour de plusieurs lignes de force. Ce sont ces dernières qui déterminent l'orientation générale de la pratique, la ligne idéale qu'elle tente d'atteindre. Il est primordial de les considérer interdépendantes dans la pratique. Ce qui guide principalement l'action du sillonneur, c'est de pouvoir agir sur les conditions de vie des jeunes. Le but consiste en une aide concrète et immédiate. C'est aussi l'éducation à comprendre comme «connaissances et pratiques des bonnes manières, des usages de la société» (Larousse). Chaque action que pose le sillonneur repose sur des valeurs bien précises et des concepts de la vie en communauté qu'il tente de transmettre aux enfants. Le sillonneur veut que le jeune se réinsère dans la société, qu'il ne s'en sente plus exclu. Pour qu'il quitte cette position de marginal, le professionnel ouvre des portes et lui permet de devenir acteur dans la société. Le sillonneur soutient le jeune. Il l'accompagne dans chaque projet et dans chaque difficulté traversée mais toujours dans une optique d'indépendance. Le jeune doit être capable de prendre ses propres décisions, de faire ses propres choix. Le professionnel n'impose pas son avis. La relation de confiance que le sillonneur a établie avec l'enfant lui permet de mieux appréhender les enjeux qui le guident et ainsi de l'aider lors de confrontations avec ses parents, d'autres adultes ou encore simplement d'autres jeunes. La rue crée des dommages aussi bien physiques que psychologiques auprès des enfants. Le sillonneur se doit d'agir pour tenter de les protéger de cet état de danger constant dans lequel ils évoluent. Toutes ses interventions sont conditionnées par l'objectif de sécurité: permettre des soins pour ne pas risquer la maladie, trouver un logement et connaître les règles de conduite en communauté pour ne pas risquer la maltraitance.

notes

- ⁽¹⁾ M. Bantia a fortement théorisé sa pratique en mettant sur papier le pourquoi d'un sillonnage, la manière dont il s'applique aussi bien au sillonneur qu'au public cible et les exigences qui en découlent. C'est notamment sur ces textes et sur une interview réalisée avec lui sur place que je vais baser mon analyse du sillonnage.

bibliographie

- M. Bantia, *Le sillonnage une action au service de la vie*, Terres Rouges, 2014-1.
M. Bantia, *La rupture qui mène les enfants à la rue*, Terres Rouges, 2014-2
M. Bantia, *La protection des enfants en difficulté: un système, une économie*, Terres Rouges, 2014-3
M. Bantia, *Interview Educateur de rue*, Terres Rouges, 15 novembre 2016.
Gloaguen P., *Afrique de l'Ouest Bénin, Burkina Faso, Mali, Mauritanie et Togo*, Paris, Hachette, 2013, p397.

Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl

ont collaboré à cet article

Clémence Corten et Marc Chambeau

rédaction et administration

2 rue Taravisée - 5031 Grand-Leez - Belgique | travailler-le-social.be

éditeur responsable

Marc Chambeau, Marina Cox, Brigitte Delforge, Nathalie Gérard, Bénédicte Legrand, Bénédicte Roy et Dominique Simon

secrétariat de rédaction

René Beaulieu, Xavier Briké, Marc Chambeau, Isabelle Lacourt, Bénédicte Legrand, Anne Rakovsky

conception et réalisation graphique

Marina Cox et Dominique Simon

© Travailler le social asbl, 2020

sillonage par une
équipe mobile gui-
dant les équipes
locales de pre-
mière ligne dans
leur accompagne-
ment des enfants
de rue. L'intention
était alors d'ap-
puyer les équipes
sur place et de
renforcer leurs
capacités educa-
tives en travail-
lant avec elles les
techniques d'ap-
proche, de mise
en confiance et de
soutien psychoso-